

5 AOÛT 1999. LE P.C.O. DE KARIMABAD

Karimabad, «lieu de Karim», du prénom de l'Agakhan, chef spirituel des Ismaéliens qui peuplent la vallée, aurait pu rester isolée du monde si le Karakorum Highway avait emprunté d'autres vallées. Etat indépendant du Cachemire qui se disputent et se partagent l'Inde et le Pakistan, le Hunza est toujours dirigé par un Mir, dont les prérogatives ont été certes réduites, mais qui jouit toujours du respect entier de sa population. Il faut dire qu'avec l'aide de son ami l'Agakhan de nombreux projets, simples mais efficaces, ont considérablement facilité la vie des habitants: canaux d'irrigation, petits moulins, centrales électriques, routes, eau potable, artisanat, cultures et surtout des écoles pour garçons et filles qui font de la vallée de Hunza la région la mieux alphabétisée du Pakistan.



Etagé en terrasses à 2500 mètres d'altitude, l'ancien royaume de Hunza bénéficie d'un climat extrêmement doux, même si les hivers y sont rigoureux. La vie simple, l'air pur et une alimentation saine ont donné une population aussi robuste qu'aimable et fière. Fort de ces constatations, le docteur Bircher s'en était inspiré pour mettre au point son «Muesli» qui est, paradoxalement, la fierté des Suisses, au même titre que les montres, l'Emmenthal et le chocolat. On peut faire d'autres rapprochements !

Je me souviens de mon passage à Karimabad quelques années en arrière, c'était un premier août et le village était tout décoré. Les écoles étaient fermées mais les enfants, en groupe, jouaient, chantaient et dansaient. Une fanfare bariolée et pétaradante paradait dans les ruelles du village. La nuit venue, des feux furent allumés dans les montagnes et des pneus enflammés précipités dans la pente. Les Hunzakuts célébraient l'anniversaire de l'Agakhan, né un premier août. En nous, les Suisses, la fibre patriotique avait vibré le temps d'une illusion.



«Nous roulions sur le fameux Karakorum Highway»

Nous étions arrivés dans ce lieu idyllique après une longue remontée de l'Indus, le fleuve qui, comme la Bramapoutre et le Gange, prend sa source au Mont Kailash et qui nourrit la moitié du Pakistan. Nous roulions sur le fameux Karakorum Highway construit par la Chine et le Pakistan, et ouvert au trafic en 1986. Auparavant, on n'atteignait Karimabad qu'à dos de mulet ou au prix de périlleuses acrobaties, en petites jeeps.

Cette route, le KKH, 1200 kilomètres entre Kashgar et Islamabad, se faufile entre l'Himalaya, le Karakorum, l'Hindoukoush et le Pamir par le col du Khunjirab à près de 5000 m d'altitude, parmi la plus grande concentration de 7000 ou 8000 au monde. Elle est régulièrement entretenue par les régiments du génie de l'armée pakistanaise et chinoise, mais les intempéries et surtout l'élévation continue de l'Himalaya, quelques millimètres par an, mais ça suffit, provoquent de gigantesques éboulements et glissements de terrain.



«La pluie ne nous avait plus quitté jusqu'à Besham»

J'étais extrêmement tendu depuis que nous avons quitté le Baloutchistan, sept jours auparavant. La pluie qui nous attendait à Dir Ismael Khan ne nous avait plus quittés jusqu'à Besham. Torrentielle, elle avait transformé le col du Shangla en une passe gluante, - certains ponts ont la largeur des roues et perdu depuis longtemps leur parapet-, noyé Besham et transformé l'Indus en un énorme torrent de 150 m de large roulant ses eaux grises.

Depuis sept jours, je scrutais les montagnes avec toujours plus d'appréhension et la mauvaise nouvelle qui m'attendait à Karimabad ne m'avait même pas surpris: le col du Khunjirab était coupé depuis une semaine sur le versant chinois, la route était détruite sur 70 kilomètres, des parois de rochers éclatées par les éclairs s'étaient abattues dans le lit des rivières. Tashgorgan, la première ville chinoise à 3700 m d'altitude était coupée du monde, et personne ne savait quand la voie serait à nouveau libre.

«Nous étions installés dans l'hôtel du Mir, au coeur d'un panorama d'une exceptionnelle beauté.»

Il n'y avait pas vraiment d'issues possibles: attendre ou interrompre le voyage! Il était impossible de prendre un autre passage : Katmandou au sud-est est à 3000 kilomètres, le col du Turgat au nord-ouest nécessiterait de retourner en Iran, de traverser le Turkmenistan, l'Ouzbekistan et le Kirghistan, c'est-à-dire un détour de sept ou huit mille kilomètres exigeant 16 jours de route au moins. Je décidais d'attendre, il s'agissait de rallier Pékin et les intempéries faisaient partie des aléas d'une telle expédition. Nous étions installés dans l'hôtel du Mir, au coeur d'un panorama d'une exceptionnelle beauté. Asif, l'adorable clown qui nous accompagnait, organisait quotidiennement des excursions et des visites. Certains considéraient cette pause forcée comme des vacances au milieu du voyage, d'autres s'impatientaient. Quant à moi, je passait mes journées au P.C.O. de Karimabad.



«Quant à moi, je passait mes journées au P.C.O. de Karimabad»

Le Public Call Office est une chambrette comportant un bureau, un lit, un petit banc, une table basse et deux chaises. Il est tenu par deux jeunes soldats en civil, 24 heures par jour, qui alternent travail et repos, en passant du bureau au lit et du lit au bureau. Deux appareils téléphoniques, l'un relié à la seule ligne de la vallée, alors que l'autre ne permet d'atteindre que le central de Gilgit pour protester lorsque la ligne est toujours occupée ou pour demander combien de temps durera une interruption. J'ai tant échangé de sourires et de cigarettes avec Ali et Ahmed, il y eut tant de dollars qui sont passés de ma poche à la leur que nous sommes devenus amis. Ils m'attendaient à l'aube, l'après-midi ou au milieu de la nuit (il fallait tenir compte du décalage horaire avec Lausanne et avec Pékin), me servaient du thé, mais je n'avais droit à aucun privilège: à chacun son tour !

A chaque téléphone, Ahmed essaie d'obtenir la seule ligne de la vallée, souvent bloquée par les appels de Gilgit. Ali, assis en tailleur sur le bureau, l'assiste et inlassablement tourne le cadran du bout de l'index. Lorsque la ligne est là, et que par chance le correspondant répond, il faut hurler et surtout faire vite, car derrière ce sont une dizaine de regards noirs et farouches qui s'interrogent sur la durée de la conversation et se demandent quand leur tour viendra enfin. Malheur si le correspondant ne répond pas ! Il faut reprendre la queue et attendre son tour. J'ai calculé qu'il fallait en moyenne une bonne heure pour obtenir un appel. Si on est cinquième ou sixième sur la liste, il faudra patienter cinq ou six heures pour atteindre son correspondant !

«Malheur si le correspondant ne répond pas»

Si j'avais compris le burushaski, j'aurais pu suivre à la trace la vie de la vallée. Il y avait, serrée dans cette étroite boutique dont le tiers était occupé par le lit de Ali-Ahmed, une population hétéroclite, grave, vobulaire, agitée, patiente, cancanière ou silencieuse, selon le moment de la journée: hommes d'affaires présomptueux aux affaires incertaines, directeurs d'hôtels désargentés en quête de clients, guides hâlés abandonnés par leurs touristes, quelques rares voyageurs en rade et résignés, familles angoissées, -ici on ne téléphone pas sans quelque impérative raison-, venues à 3 ou 4 prendre des nouvelles d'un parent malade, d'un fils qui les oublie ou d'une fille mariée et peut-être pas si heureuse que ça loin de la vallée. Des regards tendus, gais, nerveux, tristes, joyeux, inquiets, soulagés. La vie! Toute la vie de la vallée qui transitait par le P.C.O. de Karimabad ?

FL

